

Juliette Rebello

**Une fenêtre
ouverte sur le
bonheur**

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 978-2-958430207

© Juliette Rebello, 2022

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce
livre.

1ère partie

Chapitre 1

Un trou de misère. Voilà à quoi il avait échappé. Reuben s'en persuada une fois de plus en observant le village de son enfance. Un petit village des Appalaches, qui figurait à peine sur la carte. Les habitants oubliés du reste du monde passaient leurs journées à écouter ronronner la télévision et à ressasser leur rancœur. Les maisons tombaient en ruine, à l'image de leurs propriétaires : les façades en lambeaux évoquaient le visage ravagé des fumeurs, les pans de bois pourris les caries et les dents rongées par le soda qui peuplaient la bouche des jeunes comme des moins jeunes ; les gazons non entretenus ressemblaient aux cheveux gras et sales des hommes et des femmes enlaidis par des années de malbouffe, et l'atmosphère grise et triste faisait écho au vide et à l'absence d'espoir qui dévoraient les gens de l'intérieur. Oui, il avait bien fait de partir : rien ne l'attendait ici que la soupe populaire qui nourrissait les chômeurs et les travailleurs pauvres – la majorité de la population – l'inertie et l'oisiveté qui avaient rongé son père lorsqu'il avait perdu son travail et qui l'avaient transformé,

petit à petit, en un mari brutal et vindicatif. Il n'avait jamais osé demander à sa mère si la mort de son époux, après trois ans à se battre contre un cancer, avait été un soulagement ; certainement, cela avait représenté pour lui et pour son frère Elijah la fin du purgatoire. Son père avait-il jamais aimé ses deux fils, même avant de perdre son emploi ? Reuben en doutait. Il n'avait reçu de ce père plein d'aigreur que des paroles dures et humiliantes, quand il ne s'agissait pas de coups. Pas la moindre once de douceur ni d'affection.

« Hé ça alors, ce ne serait pas Reuben que j'aperçois, là devant moi, avec son chariot ? Comment ça va, mec ? Ça fait longtemps qu'on t'a pas vu par ici !

Avant même de se retourner, Reuben reconnut la voix joviale et rocailleuse de Joe, son meilleur ami d'enfance, qui l'interpellait du bout de l'allée. Un vague sentiment de culpabilité l'assaillit, à la pensée qu'il n'avait pas donné de nouvelles depuis une éternité. La dernière fois qu'il était venu, pour l'enterrement de son père, Joe n'était pas au village : camionneur, celui-ci passait beaucoup de temps par monts et par vaux à conduire ses marchandises, et Reuben n'avait pu prolonger son séjour pour lui taper à nouveau dans le dos.

- Mon vieux Joe, ça fait un bail en effet. Comment tu vas ?

- C'est pas la grande forme, mec, on a dû te le dire, non ? La faute à cette satanée moto qui m'a envoyé dans le fossé, il y a un peu plus d'un an. Ton frère ne t'en a pas parlé ?

Reuben ne communiquait presque plus avec son frère, Elijah. Il le considérait comme un bon à rien qui vivait aux crochets de leur mère sans lui apporter beaucoup d'aide, alors que celle-ci souffrait énormément d'une arthrite qui diminuait de plus en plus sa mobilité. Ils n'avaient jamais été proches, de toute façon. Enfants, ils auraient pu se soutenir l'un l'autre contre la méchanceté du père et les sales gosses qui harcelaient

les plus jeunes à l'école ; mais leurs caractères opposés avaient empêché la naissance d'une complicité qui aurait rendu la vie familiale plus supportable. Reuben était un roc, qui ne dévoilait pas facilement ses sentiments ; il avait compris très vite qu'on n'obtient rien sans effort ni sacrifice et qu'on ne peut souvent compter que sur soi-même. Elijah pleurnichait au moindre obstacle et se réfugiait sans cesse dans les jupes de sa mère ; il était mou, sans volonté ni ambition, et se laissait mener au gré du vent par ceux qui avaient de l'ascendant sur lui. Il s'était retrouvé bien des fois mêlé à de mauvais coups, simplement parce qu'il n'avait pas su dire non à des garnements qui l'avaient entraîné dans leurs incartades.

- Non, à vrai dire, pas vraiment. Tu sais qu'Elijah n'est pas un grand bavard. Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Tout en posant la question, Reuben essayait de cacher sa surprise à la vue de la canne sur laquelle s'appuyait Joe, ainsi que de son dos voûté, lui qui avait toujours été l'athlète par excellence, la tête brûlée qui ne redoutait rien ni personne.

- Accident de moto, mon vieux. Non, non, pas ce que tu crois, pas une goutte d'alcool dans le sang : j'ai deux enfants, pas vrai ? Il pleuvait, la route était glissante, j'ai raté un virage et après, plus un souvenir. Trois semaines d'hôpital, et plus de boulot parce que j'ai trop mal pour me trimbaler toute la journée en camion... La faute à pas de chance, tu vois ? Mais le plus dur, ça a été pour Jen, ma femme, elle a bien cru que je ne reviendrais pas au pays des vivants. Maintenant, on survit grâce aux Food Stamps, c'est pas suffisant mais ça aide. Jen fait des ménages, moi je bricole par ci par là pour dépanner les gens. Le père Anthony, le curé du bled, c'est un brave homme, il donne un goûter aux mômes après l'école, il se démène pour que personne n'ait faim dans la communauté. C'est pas évident tous les jours, mais y'a plus à plaindre.

Reuben en doutait en voyant l'état de son ami, mais il ne fit pas de commentaire. Joe semblait vouloir s'en convaincre

lui-même.

- Et toi, alors, qu'est-ce que tu deviens ? demanda Joe pour briser le silence inconfortable qui s'était installé.

- Eh bien, rien de bien nouveau de mon côté, je suis venu donner un coup de main à ma mère qui ne va pas très fort, avec son arthrite. Et puis je crois qu'elle a aussi un début de Parkinson, elle a les mains qui tremblent, même si elle ne veut pas vraiment le reconnaître. Elijah...

Reuben marqua un temps d'arrêt. À quoi lui servirait de blâmer son frère devant son ami d'enfance ? Il en voulait à son cadet, qui n'avait jamais su grandir et qui représentait plus un poids qu'un soutien pour sa mère ; après tout ce qu'elle avait traversé, cela remplissait Reuben d'indignation. Elijah passait l'essentiel de son temps vautré sur le canapé du salon, à regarder des flashs publicitaires et des feuilletons débiles. Tout juste s'il allait faire les courses pour remplir le frigo de cochonneries... Notamment de bouteilles de bière à son seul usage.

- Elijah est resté avec elle, heureusement, sinon je ne sais pas comment elle s'en sortirait.

- Et toi ? insista Joe. Comment ça se passe, dans la Grosse Pomme ?

Reuben n'avait pas envie de s'épancher, et il n'y avait pas grand-chose de glorieux à raconter de toute manière. Mais il ne pouvait facilement échapper à la curiosité de son ami.

- Moi... Je travaille toujours dans la restauration, je gagne bien ma vie, Sylvia va bien et Lucian vient de fêter ses neuf ans, difficile de réaliser à quel point le temps passe vite...

À court de banalités, Reuben se gratta la gorge puis désigna un nouveau bâtiment qu'il venait d'aviser.

- Et ça, c'est quoi ? Je ne me rappelle pas l'avoir aperçu la dernière fois que j'ai fait un tour par ici ?

- Ça, répondit Joe avec une certaine fierté, c'est une maison communautaire. Elle ne paye pas de mine, mais il

commence à y avoir un peu plus d'activités pour les jeunes, et pour moi et mes potes, c'est un endroit idéal pour se retrouver et discuter pendant que les gamins s'amuse.

- Ah, je vois, et... vous discutez de quoi ? s'enquit Reuben dans l'espoir de trouver un sujet qui pourrait les intéresser tous les deux.

- Eh bien... de tout, de rien, enfin en ce moment on parle pas mal des élections qui s'approchent, bien sûr.

Ce n'était pas un sujet que Reuben avait particulièrement envie d'évoquer. Quel candidat pouvait bien s'intéresser à un village pommé comme le sien de toute façon ? Il n'empêche qu'il était plutôt content de voir qu'une femme, Hillary Clinton, allait très probablement devenir la candidate démocrate aux présidentielles. Il faisait davantage confiance aux femmes qu'aux hommes, en matière de politique, avec la vague impression qu'elles se montraient généralement plus honnêtes.

- Make America great again, ça ne te parle pas, à toi ? poursuivait Joe, faute de réaction de son interlocuteur.

- Tu veux dire le slogan de ce Républicain, Trump ?

- Du candidat républicain, oui, le seul qui reste en ligne ! C'est lui qui va gagner, j'en suis certain.

Reuben en doutait fortement et ne souhaitait pas voir gagner cet homme qui ne lui inspirait aucune confiance. Il le trouvait arrogant et se méfiait de toute façon des riches, quels qu'ils soient. On disait celui-là riche à millions, à milliards peut-être, et Reuben – qui ne s'intéressait guère à la politique – ne se faisait pas d'illusions : les riches savaient très bien tirer la couverture à eux et enlever aux pauvres le petit bout qu'ils possédaient encore. Cet homme tonitruant aux formules simplistes ne ferait certainement pas exception. Mais il était trop fanfaron pour qu'on le prît vraiment au sérieux, et les démocrates allaient sûrement encore gagner un autre mandat.

- Franchement, ses chances me paraissent assez

limitées... Il sait faire du cinéma, c'est sûr, mais à mon avis les républicains vont droit dans le mur avec un candidat pareil.

- Au contraire ! C'est l'homme dont l'Amérique a besoin ! s'enflamma subitement Joe. Regarde où on en est, à cause des démocrates et de cet Africain aux commandes du pays ! Il veut nous faire croire qu'il vient de notre milieu, mais qu'est-ce qu'il a fait pour nous ?

Reuben, choqué par l'exaltation et par le langage de son ami, répliqua avec plus de fougue qu'il ne le voulait :

- Cet Africain comme tu dis, qui est tout aussi Américain que toi et moi, a essayé de faire beaucoup de choses que les Républicains l'ont empêché de mener à bout ! Il a voulu faire en sorte par exemple que les gens comme ma mère aient droit à une assurance santé à peu près correcte, tu ne peux pas nier cela !

- D'accord, d'accord, concéda Joe, mais il veut surtout favoriser les Noirs et les Latinos, alors que nous, qui avons bâti ce pays, nous n'avons plus de boulot, plus rien à nous mettre sous la dent ! Avec Trump, le pays va renaître et on aura enfin notre place dans cette foutue société !

Nous ? pensa Reuben. Il n'y avait pas un seul Noir ou Latino dans le village. Si ses habitants étaient condamnés, c'était parce que les mines qui en avaient un jour fait la richesse avaient fermé, et qu'il n'y avait plus de travail dans le coin. Les minorités n'avaient rien à voir là-dedans. Mais Reuben comprenait l'amertume et la rancœur de son ami car il les avait lui aussi ressenties. Il avait choisi de partir, d'aller chercher ailleurs, de ne pas se laisser abattre. Make America great again. Dans ce slogan, bien sûr, c'était le dernier mot qui parlait à son ami et à tous les autres ; c'était le besoin de renouveau, de croire en quelque chose qui les tirerait de leur misère matérielle et intellectuelle, de leur ennui et de leur désespoir. C'était le mythe du « c'était bien mieux avant », alors que la prospérité n'avait jamais vraiment été au rendez-vous, même en des temps

meilleurs. Mais Reuben ne pouvait pas lui jeter cela à la figure : Joe ne comprendrait pas. Joe était un brave type malgré tout, il ne fallait pas lui arracher son dernier lambeau d'espoir, même s'il faisait fausse route. Il choisit donc de faire diversion.

- Je te le souhaite, Joe, je te le souhaite, à toi et aux tiens. Bon, c'est pas tout ça, faut que je rentre, je veux faire une surprise à ma mère pour le dîner. C'est pas tous les jours que je cuisine pour elle, et puis c'est le jour de l'Indépendance.

- J'allais te proposer de venir fêter ça avec nous ce soir, vieux, mais je comprends, ta mère passe d'abord, approuva Joe.

Puis, baissant légèrement la voix, il ajouta :

- Écoute, tu es mon pote, pas vrai ?

- Où veux-tu en venir ? répondit Reuben, pris de court.

- Ben voilà, tu sais, depuis que j'ai eu cet accident de moto, j'ai constamment mal au dos. Mal au dos, pas comme quand tu t'assois trop longtemps, mal à en hurler, à se frapper la tête contre un mur. Il me faudrait une opération mais je n'ai pas le fric pour ça.

Reuben se garda de lui faire remarquer qu'une assurance santé universelle aurait pu lui être d'un grand secours.

- Bref, le doc m'a prescrit quelques médicaments, mais je vois bien qu'il ne me prend pas vraiment au sérieux. Il faudrait qu'on m'ouvre pour qu'on puisse voir ce que j'ai de coincé là-dedans, mais ça ne se fera pas. Alors...

Il laissa passer un court instant et jeta un regard de côté.

- Alors, j'ai une bonne source pour rendre ça un peu près tolérable. C'est pas super légal, mais y a pas mieux pour faire taire la douleur. J'ai entièrement confiance dans le gars qui me les procure, mais simplement faut rester discret.

Reuben ne voyait pas où son ami voulait en venir. Puis la lumière se fit : des opioïdes ! Et il lui proposait cela pour sa mère ! La pauvre avait assez d'ennuis comme cela, il ne manquerait plus qu'elle se retrouve entraînée dans un trafic de substances parfaitement illégales. Gentiment, pour ne pas

froisser son compagnon d'enfance, Reuben répondit :

- Merci, Joe, c'est sympa de ta part, et je sais que tu n'aurais rien à y gagner, mais je crois que ma mère supporte assez bien la douleur, pour l'instant. Elle a un bon médecin. Vraiment, faut que je termine mes courses et que je rentre maintenant, elle se repose, c'est le meilleur moment pour cuisiner en douce. On se voit dans les jours qui viennent ? Je pars après-demain, tu veux passer à la maison ?

- Je vais voir, dit Joe, hésitant, j'ai les mêmes et Jen voudrait bien que je reste à la maison ce week-end. (Que faisait-il d'autre ? se demanda Reuben.) On se croiera de toute manière, le village n'a pas beaucoup grandi ces dernières années... Alors, à une prochaine, et bonne fête !

- Bonne fête ! lui souhaita Reuben, avant de s'éloigner avec soulagement vers la caisse du petit supermarché. »

Si l'extérieur de sa maison d'enfance ne se distinguait pas des autres habitations délabrées qui bordaient la petite rue, l'intérieur en revanche possédait un charme discret qui provoquait en lui un sentiment mêlé de bonheur et de nostalgie. Sa mère avait accumulé au fil des années quantité d'objets de seconde main qui donnaient à la cuisine et au salon notamment un caractère unique. On y trouvait des étagères couvertes de tasses aux formes et aux motifs divers, une théière qui ressemblait à un éléphant sorti tout droit d'un dessin animé, des bouquets de fleurs artificielles, une horloge ancienne qui jouait de la musique lorsqu'on l'actionnait. Tout y était rangé avec soin, les rideaux vert émeraude se mariaient de manière exquise avec la couleur légèrement plus claire des comptoirs et celle, beige pâle, des murs de la cuisine. Les tables et les chaises n'étaient pas dans leur prime jeunesse mais avaient été vernies et disposées devant la fenêtre, de façon à bénéficier du plus d'ensoleillement possible. Partout, de petits messages inscrits

sur le paillason, sur des tapisseries, sur des tableaux accrochés au mur, confortaient cette atmosphère chaleureuse : « Welcome », « God bless this home and those who enter it », « Home is where the heart lives. » accueillaien le visiteur occasionnel. La véranda et le jardin, à l'arrière de la maison, étaient entretenus avec amour par la maîtresse de maison, malgré ses difficultés croissantes à se déplacer, et Reuben devait reconnaître que son frère, pour une fois, s'était montré utile pour aider celle-ci à tondre le gazon et à planter des fleurs. Une petite fontaine s'élevait au milieu de la pelouse ; régulièrement nettoyée pour éviter que la rouille ne s'y installât, elle mettait en scène un ange replet et souriant, qui tenait une carafe par laquelle s'écoulait un filet d'eau. Enfant, Reuben avait passé des heures à regarder ce petit filet scintiller au soleil les jours de printemps, émerveillé par la fraîcheur et par la beauté qui se dégageaient d'un objet si banal. Cela faisait du bien d'être de retour chez soi, même s'il rechignait à l'admettre.

Au dîner, ce soir-là, Reuben fut rasséréné de voir sa mère détendue et en meilleure forme que ce à quoi il s'attendait. Sans doute la présence de ses deux fils sous son toit y était-elle pour quelque chose.

« Mmm... Délicieux, Reuben, comme toujours. Tu as des doigts de fée quand il s'agit de cuisiner. La viande est particulièrement savoureuse.

- Merci Maman, je suis content que le repas te plaise. Avait-il surpris un regard jaloux de la part d'Elijah ? Reuben tourna la tête, peu désireux d'en chercher confirmation sur le visage de son frère.

- Dis-moi, Maman, reprit-il avec le plus de délicatesse possible, qu'a dit le docteur quand tu es allée le voir récemment ? As-tu fait des analyses ?

- Oui, mon chéri, je ne les ai pas encore reçues mais ne t'inquiète pas, le docteur a dit que tout allait bien. Je me fais

vieille, tu sais, c'est normal que certaines choses deviennent plus difficiles pour moi. »

Reuben n'osa pas insister. Il était sorti se promener avec elle dans la matinée, et il avait bien vu qu'elle avait peine à avancer et à garder son souffle, bien plus que quelques années auparavant. Mais sa mère faisait partie de ces gens qui supportent tout sans se plaindre : elle avait enduré la faim et la pauvreté dans son enfance, la rudesse et la brutalité de son mari pendant des décennies, elle faisait à présent face à la maladie dans sa vieillesse avec le même courage tranquille qui suscitait l'admiration de son fils aîné. Comment avait-elle pu donner naissance à un pleurnicheur comme Elijah ? L'avait-elle trop cajolé ? Reuben chercha dans ses souvenirs et se rappela les câlins, les attentions au quotidien, les petites douceurs qu'elle cachait dans ses placards, même lorsque le frigo était à moitié vide, et qu'elle glissait dans leurs sacs d'école. Non, ce n'était pas cela, Reuben en avait aussi bénéficié. Peut-être la présence écrasante du père avait-elle étouffé les velléités d'indépendance de son cadet, et contrarié le développement de sa personnalité ? Peut-être les paroles dures avaient-elles eu plus d'influence sur Elijah que celles, pleine de réassurance et d'amour, de leur mère ? Reuben s'était promis, s'il avait un jour des enfants, d'être un père ouvert, à l'écoute et encourageant. Y était-il parvenu ? Était-ce simplement possible avec un enfant comme Lucian ? Les femmes comprenaient ce genre de choses plus intuitivement que les hommes, lui semblait-il.

- Et quand as-tu prévu de repartir ?

La question de sa mère le tira brusquement de ses pensées. Il le lui avait déjà dit trois fois, la dernière ce matin même, lors de leur promenade. Commençait-elle déjà à perdre la mémoire ou était-ce pour l'inciter à rester plus longtemps ?

- Dans deux jours, Maman, tu sais bien, je dois reprendre le travail mercredi. J'ai pu obtenir un jour de congé supplémentaire, mais dans mon travail, c'est compliqué de

s'absenter longtemps, tu sais.

- Et comment ça se passe, dans ton restaurant ? Tu ne travailles pas trop ? Tu es bien payé, au moins ?

Cette question aussi, elle la lui avait déjà posée. Avec patience, Reuben lui répondit que tout allait bien, c'était un emploi sûr, son patron l'appréciait, les clients laissaient de bons pourboires. En réalité, ce boulot lui permettait juste de vivre correctement et de payer l'accompagnement thérapeutique de Lucian. Les billets d'avion creusaient un trou dans son budget, surtout quand il venait lors d'un week-end tel que celui de la fête nationale.

- La prochaine fois, tu viendras avec Sylvia et Lucian, pas vrai ? Emmène-les, cela me fera plaisir de les voir. Lucian doit être si grand maintenant, presque un adolescent ! »

Avait-il décelé un soupçon de reproche dans la voix de sa mère ? Lorsque Lucian était petit, il l'avait emmené plusieurs fois pour rendre visite à ses grands-parents ; les trajets n'avaient pas été faciles, mais Sylvia et lui s'en étaient sortis. Par la suite, prétextant un emploi du temps très chargé, Reuben avait fait venir sa mère chez eux deux ou trois fois, en lui offrant de payer le billet. Aujourd'hui, prendre un avion représenterait un véritable défi pour son fils, et il n'était pas sûr de vouloir en prendre le risque. Sans se l'avouer, il craignait aussi le regard des autres passagers : à tout juste neuf ans, Lucian, plus grand que presque tous ses camarades, en paraissait onze et ne pouvait plus bénéficier de l'indulgence que les gens accordent généralement aux petits enfants.

Reuben émit un grognement qui pouvait passer pour une approbation, puis s'employa à débarrasser les assiettes pour passer au dessert.

Chapitre 2

Percevant le léger grincement que faisait la porte en s'ouvrant, il se précipita pour annoncer la bonne nouvelle à Sylvia, mais les mots restèrent coincés dans sa gorge lorsqu'il aperçut sa femme. Il ne vit pas tout de suite son visage, mais ses épaules affaissées, ses gestes exagérément lents freinèrent brutalement son enthousiasme et son cœur se mit à palpiter. Qu'était-il arrivé ?

Sous son regard interrogateur, Sylvia releva la tête et lui adressa un sourire triste.

« C'est Madame Sullivan, offrit-elle en guise d'explication. »

Reuben ne put s'empêcher de se sentir soulagé. Cela ne le concernait pas vraiment, pas directement en tout cas. Le nom ne lui évoquait pas grand-chose, sans doute une patiente, peut-être une collègue de son épouse. Il allait tenter de la consoler, puis de lui remonter le moral en partageant la joie d'avoir trouvé ce nouvel emploi avec elle. Mais il connaissait suffisamment Sylvia pour savoir qu'il fallait lui laisser l'initiative de parler, si et quand elle avait envie de parler. D'ailleurs, elle ne voudrait probablement pas le faire devant Lucian.

Une fois celui-ci mis au lit et la vaisselle débarrassée, Sylvia poussa un soupir et murmura, d'un ton résigné qui sonna étrangement aux oreilles de Reuben :

« Tu te souviens de Madame Sullivan ? La cinquantaine, pleine d'énergie et de courage, deux enfants encore adolescents ? »

Elle n'attendit pas la réponse de son mari.

« La dernière fois que je l'ai vue, c'était il y a quatre ans. La première, il y a plus de dix ans. Elle venait de découvrir qu'elle avait un cancer. Le traitement avait bien marché. Je ne

l'ai jamais entendu se plaindre, mais elle me parlait beaucoup, de ses enfants surtout, de son métier, de son appétit pour la vie en général.

- Je suis désolé, chérie, offrit Reuben, pressentant le pire.

- Il y a quatre ans, alors qu'elle avait repris une vie normale, le cancer est revenu, de manière plus sournoise. Elle n'a pas baissé les bras, elle a suivi un traitement plus invasif, qui l'a beaucoup affaiblie. Nous sommes devenues amies pendant ce temps-là, elle aimait se confier à moi, et moi...

Sylvia marqua un temps d'arrêt, puis reprit d'une voix étouffée :

- C'est la première personne avec qui je me suis sentie assez en confiance pour parler de Lucian. Sans me cacher, sans prétendre, même un tout petit peu, sans... me mentir à moi-même.

Reuben en resta bouche bée. Sylvia et lui discutaient souvent de leur fils entre eux, mais partageaient peu leur expérience au-dehors, avec leurs amis, encore moins au travail. Reuben n'en avait jamais ressenti le besoin, mieux valait pour lui que les choses restent à la maison. Mais Sylvia ? Combien cela lui avait-il coûté de ne pas pouvoir se confier à une oreille attentive, extérieure à leur vécu ?

- Tu comprends, continua-t-elle comme si elle se parlait à elle-même, elle sait écouter sans juger et sans conseiller. Je sais que ce n'est pas très professionnel de partager sa vie privée avec une patiente, mais je n'ai pas pu m'en empêcher, ajouta-t-elle comme pour s'excuser.

La gorge nouée, Reuben se contenta de hocher la tête.

- Elle m'a dit qu'elle ne croit pas en Dieu, que la maladie, la douleur, tous les obstacles de la vie, c'est arbitraire, ce n'est pas un test, elle ne pense pas qu'il y ait quelqu'un là-haut pour nous regarder nous démenager. Elle m'a dit que la souffrance, il n'y a pas d'autre moyen que de l'accepter, que

nous sommes seuls face à elle, que personne d'autre que nous-mêmes ne peut l'alléger, même si elle nous paraît absurde. Je lui ai demandé comment elle faisait pour garder la foi, pour garder l'espoir ?

Reuben se surprit à tendre l'oreille, non plus seulement pour témoigner son soutien silencieux à sa femme, mais parce que lui aussi, à présent, se sentait concerné, comme si la réponse à cette question cruciale lui apporterait peut-être l'apaisement qu'il recherchait depuis si longtemps, lui qui n'avait gardé de son catéchisme et des dimanches à la messe qu'une vague impression d'un père Noël version adulte, à laquelle il avait de plus en plus de mal à s'accrocher.

- Elle a mis du temps à me répondre, reprit Sylvia après avoir vidé son verre à petites gorgées. Je ne suis pas sûre de m'en sortir, elle m'a avoué, cette maladie c'est comme une bête invisible et malicieuse qui a décidé de me ronger de l'intérieur et qui choisit son temps et son heure, et même quand elle me laisse en paix elle sait qu'elle me tient à sa merci, je sais qu'elle peut ressurgir et cela ne quitte jamais vraiment mes pensées. Et quand elle ressurgit, je sais qu'on va devoir se battre pas à pas, elle et moi, que chaque petite victoire peut être suivie d'une défaite, et chaque défaite détruit l'espoir que la victoire m'avait apporté. C'est un jeu cruel, elle a ajouté, mais être humain c'est accepter cette incertitude, ce yo-yo de l'espoir et du découragement, et se concentrer sur l'essentiel. Pour moi, l'essentiel, ce sont mes deux enfants, c'est tout, ils ont besoin de moi, alors je me bats.

Reuben échangea un long regard avec Sylvia, sans oser lui poser la question qui lui brûlait les lèvres. Cette dame, dont le nom ne lui disait rien un quart d'heure auparavant, il avait maintenant peur pour elle, comme s'il l'avait connue, lui aussi, depuis plus d'une décennie.

- Ça, c'était il y a trois ou quatre ans... Je l'ai aperçue ce matin, à la clinique. Cette bête invisible dont elle me parlait est

revenue, pour la troisième fois.

- Et maintenant, tu penses qu'elle ne va pas s'en sortir ? se risqua-t-il à demander.

- Je n'en sais rien, mais lorsqu'un cancer revient, de plus en plus agressif, ce n'est pas bon signe... C'est un peu comme un incendie : on peut gérer un ou deux départs de feu, mais lorsqu'il y en a un qui s'allume dès qu'un autre s'éteint, on ne sait plus où donner de la tête.

Sylvia frissonna et battit rapidement des cils, comme si l'image de ces feux ravageant le corps de sa patiente et amie dansait devant ses yeux.

- On n'a pas eu le temps de se parler, ajouta-t-elle dans un murmure, mais... quand nous nous sommes croisées elle a détourné le regard, alors qu'elle m'a bien reconnue, j'en suis sûre. Elle était accompagnée de l'un de ses enfants, un jeune garçon de treize ou quatorze ans...

Sylvia leva vers son mari un regard plein d'angoisse.

- Reuben, s'il nous arrive malheur, à nous deux, qui s'occupera de Lucian ? »

Chapitre 3

Il aimait beaucoup les enfants. Il en voulait plusieurs, trois au moins. Sylvia était d'accord, elle venait d'une famille nombreuse, et s'était occupée de ses plus jeunes frères et sœurs, encore adolescents, à la mort de ses parents.

Elle était tombée enceinte du premier coup. Bien sûr, ils avaient attendu un petit peu, le temps de faire quelques économies. Ils étaient insouciant, sans doute, après leur mariage, mais ils savaient qu'on n'accueille pas un enfant les mains dans les poches.

Lucian était vraiment un beau bébé. Né à terme, il pesait presque huit livres, et faisait la fierté de Sylvia et de Reuben, lorsqu'ils le promenaient dans la rue. Ceux-ci avaient acheté tous les ouvrages disponibles sur le marché pour se renseigner sur les étapes du développement des enfants ; ils voulaient être de bons parents, attentifs et respectueux. On leur avait offert un carnet pour documenter et plus tard se remémorer l'évolution de leur fils, photos à l'appui, et les premiers mois, Sylvia le remplissait amoureusement de clichés et d'observations diverses.

Ils s'étaient un peu étonnés, lorsqu'ils avaient guetté le premier vrai sourire de leur enfant, vers deux ou trois mois, et qu'il n'était pas venu. Mais ils étaient disposés à faire preuve de patience, et Lucian leur apparaissait toujours comme le plus beau bébé du monde.

Lucian avait tardé à parler. Par la suite, des gens bien intentionnés leur avaient dit qu'ils pouvaient s'estimer chanceux que leur fils parle tout court. Sylvia avait pourtant tout un réservoir de jeux de langage, qu'elle avait notés ça et là au cours de ses lectures, et ne s'était pas laissé décourager. Pas plus qu'elle n'avait baissé les bras en constatant que son enfant n'aimait pas les câlins, les refusait même, parfois. Lucian

grognaît beaucoup, et semblait au premier abord assez capricieux : il tirait ses parents vers l'objet qu'il souhaitait, vers le réfrigérateur, ou vers les étagères couvertes de jeux, et ne lâchait pas prise tant qu'il n'avait pas obtenu ce qu'il voulait. Le pédiatre leur avait conseillé de ne pas lâcher prise non plus, et d'exiger de l'enfant, qui en avait maintenant l'âge, de nommer l'objet qu'il désirait s'approprier ; mais en vain.

Sylvia avait eu toutes les peines du monde à le maintenir dans une crèche, lorsqu'elle était retournée au travail : Lucian tapait des poings, se roulait sans cesse par terre, hurlait lorsqu'il était contrarié et allait quelquefois jusqu'à mordre d'autres enfants. Sa première expérience en crèche s'était révélée un désastre : les puéricultrices l'avaient qualifié d'enfant violent et traité comme tel dès le départ, ce qui n'avait fait qu'empirer les choses. Ses parents avaient ensuite essayé différentes garderies, jusqu'à ce qu'ils finissent par trouver une nounou à domicile qui, visiblement, savait trouver les mots et les gestes qui apaisaient leur fils. Malheureusement, ce mode de garde leur coûtait très cher et Sylvia dépensait à peu près tout ce qu'elle gagnait pour payer la nourrice, au point qu'elle avait fini par laisser tomber son travail, jusqu'à l'entrée à l'école de Lucian, peu après son cinquième anniversaire.

La première maîtresse de Lucian s'était montrée très gentille et, dans un premier temps, son attitude bienveillante avait rassuré Reuben et Sylvia, tant leur anxiété était grande de laisser leur fils, quasiment privé de compagnie depuis son expérience de la garderie, dans une classe d'une vingtaine d'enfants. Lucian peinait à communiquer avec ses camarades et avec les adultes, mais aller à l'école ne semblait cependant pas lui déplaire, au grand soulagement de ses parents. Et puis un jour, quelques mois après la rentrée, Reuben reçut un coup de téléphone, en plein milieu de la journée, pour lui demander de venir chercher son fils en train de se rouler par terre en tous sens, les mains collées aux oreilles. Lorsqu'il parvint à l'école,

la maîtresse lui expliqua ce qui s'était passé, un peu gênée : elle avait annoncé aux enfants au début de la matinée qu'un groupe de musiciens allait venir dans leur classe pour leur présenter des instruments et leur jouer quelques morceaux. Alors que tous ses camarades s'étaient mis à pousser des cris de joie, Lucian avait commencé à se balancer d'avant en arrière, puis s'était levé et avait fait le tour de la classe en poussant de petits cris, malgré les injonctions de sa maîtresse de cesser sur le champ. Elle avait essayé néanmoins d'en savoir plus, mais Lucian s'était montré rétif à ses efforts de communication et avait même refusé de croiser son regard. Il avait fini par se calmer et s'était réfugié dans le petit coin bibliothèque de la classe, un livre dans les mains. Lucian n'était pas naturellement enclin à feuilleter des livres, mais il adorait les feuillets de Walt Disney, et avait trouvé plusieurs ouvrages qui racontaient l'histoire de ses héros de dessin animé préférés.

Tout était donc à peu près revenu à la normale jusqu'à ce que les musiciens arrivent ; à nouveau, tandis que les autres enfants parvenaient difficilement à réfréner leur curiosité, Lucian s'était approché avec beaucoup de réticence et avait refusé de toucher certains instruments, comme le proposait la maîtresse. Mais ce n'est que lorsque les visiteurs avaient commencé à interpréter un petit morceau que l'agitation l'avait gagné à nouveau ; il avait reculé pas à pas jusqu'au fond de la classe, l'air terrifié et, lorsque l'un des musiciens s'était mis à jouer de la batterie, l'enfant était littéralement tombé par terre en se bouchant les oreilles. Reuben demanda alors pourquoi on n'avait pas pensé à le faire sortir de la classe, mais la maîtresse lui répondit vivement que son assistante et elle y avaient vite renoncé, après avoir reçu des coups de pied vigoureux à la moindre tentative de le toucher. Reuben, qui tenait à présent entre ses bras un Lucian apathique et tête résolument baissée, s'excusa au nom de son fils et quitta l'école avec un goût amer dans la bouche.

Il ne gronda pas Lucian, mais il eut à partir de ce moment-là le sentiment que les choses lui échappaient. La maîtresse se fit peu à peu plus exigeante, sans doute parce qu'elle avait à cœur de faire progresser ses élèves ; mais ses efforts n'obtinrent pas l'effet escompté et son élève le plus difficile finit par se renfermer en lui-même, comme absent aux autres et à son environnement. Lui qui les premiers temps s'était montré si empressé à communiquer, se sentit découragé lorsqu'on lui interdit de s'exprimer en répétant des phrases toutes faites, qu'il trouvait souvent dans les dessins animés qu'il regardait, et qu'on lui demanda fermement de formuler les siennes propres. Il renâclait maintenant le matin pour aller à l'école, et plus d'une fois Sylvia ou Reuben arriva en retard à son travail, pantelant, après avoir déposé un Lucian maussade qui traînait les pieds pour entrer dans la salle de classe.

Ils avaient envisagé d'avoir un deuxième enfant trois ou quatre ans après le premier, mais leur expérience avec Lucian s'était révélée tellement difficile qu'ils y avaient, temporairement au départ, renoncé. D'ailleurs, même à six ans passés, Lucian dormait peu et mal, et réveillait souvent ses parents en pleine nuit ; la pensée d'un bébé qui sans doute le perturberait davantage et qui restreindrait encore leurs heures de sommeil à eux ne leur semblait donc plus du tout si attirante à présent. Et puis, ils manquaient aussi de moyens financiers ; lorsqu'enfin le pédiatre, après de multiples discussions et des questionnaires à remplir par l'école et la famille, posa son diagnostic, Lucian commença à voir de nombreux spécialistes, qui leur coûtaient cher. En effet, une année environ après son entrée à l'école, Lucian fut diagnostiqué autiste, et on leur recommanda toute une série de consultations auprès d'« experts » de ce genre de troubles, qu'il fallait contacter le plus vite possible, pour infléchir « positivement » le développement de leur fils. Enfin, sans se l'avouer vraiment, Sylvia et Reuben ne voulaient pas prendre le risque d'avoir un

deuxième enfant autiste. Ils ne l'auraient pas supporté.

Commença alors une période de rendez-vous fréquents qui les épuisa littéralement car ils venaient s'ajouter à de longues heures de travail. Sylvia était infirmière dans un cabinet privé, mais elle dut se mettre à temps partiel pour pouvoir emmener Lucian à ses divers rendez-vous, et on finit par la mettre gentiment à la porte, car on avait plutôt besoin d'une personne à temps plein. Elle finit par trouver un travail d'aide-soignante à mi-temps, bien moins rémunérateur et bien plus éloigné de leur domicile.

Lucian fit quelques progrès, mais tous les spécialistes ne se valaient pas et ils durent parfois changer lorsque le courant ne passait pas du tout. Il fut intégré à un programme spécial dans l'école élémentaire de son quartier, et sa scolarité se déroula sans trop de heurts, même si bien souvent les parents avaient l'impression que leur avis n'était pas vraiment pris en compte. Reuben, qui avait eu bien du mal à accepter le diagnostic posé, à voir son rêve de famille nombreuse et l'image qu'il se faisait d'un fils fracassés, devint peu à peu plus taciturne, plus renfermé. Il ne s'ouvrit à personne du profil particulier de Lucian ; non pas qu'il en eut véritablement honte, mais il ne pouvait soutenir les regards intrigués, parfois hostiles, qu'on leur jetait dans les endroits publics où ils emmenaient leur enfant, ni les mots qu'on chuchotait derrière son dos. Il se souvenait de ce jour d'automne où lui et Lucian, alors âgé de sept ans, étaient partis en promenade et s'étaient arrêtés dans un parc de jeux. Sur un banc était assise une vieille dame à l'air bienveillant, qui regardait ses petits-enfants jouer tranquillement dans le sable à quelques mètres d'elle. Lucian l'avait dévisagée fixement, ce qui avait mis son père mal à l'aise, mais elle lui avait simplement souri en retour ; puis, pris d'une inspiration subite, il avait demandé d'une voix forte à Reuben : « Elle ne devrait pas déjà être morte, cette dame ? Elle a tant de rides qu'on ne voit presque plus ses yeux ! » La vieille

dame, par chance, devait être un peu sourde ou avait fait mine de ne pas avoir entendu ; mais les personnes qui se trouvaient autour d'eux n'avaient pas manqué la question, et l'une des mamans, l'air outragé, avait ostensiblement foudroyé Reuben du regard et commenté distinctement à sa voisine : « Quel enfant mal élevé, vraiment ! Il y a des parents qui ne se donnent pas la peine d'apprendre les bonnes manières à leurs rejetons, c'est lamentable ! ». Reuben n'avait pas répliqué. Il avait fui, vers un autre coin du parc. Il avait beau essayer, il ne supportait pas plus aujourd'hui qu'hier le regard moralisateur des gens, écrasé par le sentiment que personne ne pouvait comprendre, se demandant parfois lui-même s'il était coupable de quelque chose. Quelquefois, il sentait la rage bouillonner en lui et avait envie de crier à la cantonade : « Mon fils n'est ni retardé, ni impoli, ni insensible, il est autiste alors occupez-vous de vos oignons et fichez-nous la paix ! ». Mais il n'avait pas envie de créer d'esclandre, et parvenait à se maîtriser. À Sylvia, en revanche, il évoquait sa frustration, sa colère, et elle avait toujours les mots qu'il fallait pour le réconforter un peu. Toutefois, leurs discussions ne tournaient plus guère qu'autour de Lucian. Ils ne trouvaient plus le temps de faire des sorties ensemble, plus l'énergie non plus, et ne voulaient pas risquer de laisser leur enfant à une baby sitter inconnue. Peu à peu, leur relation sombra dans les misères du quotidien, et Reuben eut l'impression de se noyer dans sa propre vie.

Chapitre 4

Ce nouveau boulot, c'était grâce à Pete. Un coup de chance, vraiment. Qui aurait dit qu'un clochard lui serait aussi utile sur le marché de l'emploi ? Certes, Reuben avait de l'expérience dans la restauration et dans le bâtiment, et c'était exactement ce que les Bennett recherchaient. Quelqu'un qui pût retaper leur nouvelle maison tout juste acquise, préparer tous leurs repas, et accueillir des invités. Une espèce de cuisinier-majordome-maçon, en quelque sorte. Apparemment, ils recevaient beaucoup. Il n'avait pas encore visité la maison, car l'interview avait eu lieu en ligne, mais elle devait être monumentale. Le salaire était royal, aussi. Deux fois ce qu'il gagnait auparavant, avec des horaires beaucoup moins contraignants. Pas de travail de nuit, en particulier. En revanche, les transports allaient lui prendre pas mal de temps. Plus d'une heure dans chaque sens. Les riches vivaient éloignés de la ville, là où il y avait de l'espace.

Sylvia était aux anges. Pour une fois, il l'avait vu sourire comme avant, pas un sourire fatigué, mi-triste, mi-joyeux, non, l'un de ces sourires qui illuminait son visage aux traits si purs, si harmonieux. C'était le sourire de la jeune femme dont il était tombé passionnément amoureux, dans ce qui lui semblait parfois comme une autre vie, et qui l'émouvait encore au-delà de tous les mots. Peut-être allait-elle pouvoir se reposer, enfin, trouver un emploi plus proche, plus tranquille, puisque l'argent affluerait de son côté.

Pete, lui, en avait pour une fois oublié sa pudeur et lui avait donné une grande claque dans le dos.

« Tu vois, tu as bien fait de suivre mon conseil, tu es plein de talents et ces gens sont pleins de tunes. Ils mènent une

vie bien trop remplie pour s'occuper de tout eux-mêmes. Ils ont besoin de gens comme toi pour leur palais, pour leur bouffe, pour leurs mômes et pour tous leurs animaux de compagnie. Crois-moi, c'est le boulot rêvé ! »

Pete ne lui avait pas dit comment il avait eu vent de ce boulot de rêve. Pas d'annonce dans les journaux, pas de recrutement par les voies traditionnelles, juste son « réseau ». Que le réseau d'un clochard pût s'étendre jusqu'aux domiciles ultra-fortunés des banlieues de New York, Reuben avait encore un peu de mal à le comprendre. Mais Pete n'était pas n'importe quel SDF. C'était un homme éduqué, un sage, et un débrouillard de premier ordre tout à la fois. Si la vie ne l'avait pas malmené au cours de son enfance, il aurait pu aller loin, pourquoi pas parvenir aux sommets de la société. Il était resté dans ses tréfonds, mais cela ne semblait nullement le déranger : la joie de vivre incarnée, il défiait tous les stéréotypes et savourait l'instant comme personne ne savait le faire. Il disait ne manquer de rien et Reuben le croyait sur parole.

Reuben avait fait sa connaissance quelques années auparavant, un peu par hasard. Il attendait une correspondance pour rentrer chez lui en bus, ses sacs de course à la main. L'arrêt se trouvait devant un parc de jeux, où piaillaient des dizaines d'enfants qui couraient en tous sens. Il faisait chaud en ce jour de printemps, le soleil était de la partie et les nuages avaient pris leur congé. Reuben s'était essuyé les tempes, vaguement gêné par l'odeur de sueur qui émanait de lui, malgré le parfum dont il s'était aspergé quelques heures plus tôt ; faire les courses dans le peu de temps dont il disposait, porter des sacs chargés de vivres sur son dos et dans ses mains, rester debout dans un bus bondé et mal ventilé pendant près d'une demi-heure ne lui permettait guère, hélas, de prendre soin de ses aisselles.

C'est alors qu'il observait ces enfants dans le petit coin

d'ombre où il s'était réfugié que Pete l'avait abordé. Ce dernier avait dû l'examiner discrètement, et noter l'expression de son visage où l'amertume le disputait à l'envie de partager ce bonheur bruyant, ces rires qui fusaient, si pleins d'insouciance, ces pleurs vite essuyés et vite consolés par des mamans remplies d'attention, ces gazouillements de délice des bébés qui enfouaient leurs mains potelées dans le sable fin, puis les fourraient dans leur bouche pour en faire l'expérience avec leurs papilles gustatives. Pete avait l'oeil, un œil particulièrement aiguisé par des années d'observation passées dans la rue.

Percevant le regard qui s'attardait sur lui, Reuben avait tourné la tête et découvert, à son grand étonnement, ce grand escogriffe aux habits rapiécés et pourtant élégants qui lui adressait un sourire chaleureux. Il aurait pu se sentir embarrassé, confus, pris en faute, mais au contraire une grande sérénité l'avait envahi, comme s'il connaissait Pete depuis toujours, et qu'il le revoyait simplement après une longue séparation. Les sourires de Pete, jamais affectés, avaient ce don d'aller droit à l'âme de ceux à qui ils étaient destinés.

Ce jour-là, le bus qu'attendait Reuben n'était pas passé. Il lui avait fallu attendre le suivant, qui n'était arrivé qu'au bout d'une demi-heure. C'est l'un de ces caprices du destin, inexplicables, qui avait permis à leur amitié de se tisser. Depuis, Reuben était toujours prêt à laisser ses courses en plan s'il apercevait Pete en attendant sa correspondance. Ils ne se donnaient jamais rendez-vous, non, d'ailleurs Pete n'avait pas de téléphone portable. Pete vivait sans objet électronique et sans montre, à son propre rythme. Il riait lui-même en expliquant qu'on ne pouvait rien lui voler, car il n'avait rien qui pût être objet de convoitise, à part les vêtements qu'il portait sur le dos. Reuben le voyait donc de temps en temps, quand son ami se trouvait dans le quartier au moment où lui-même revenait du supermarché. Ces rencontres inopinées lui faisaient

toujours grand plaisir, mais il ne les recherchait pas, car Pete était libre comme l'air et sans attaches.

Originaire du midwest, celui-ci s'était retrouvé à la rue très jeune, avant même de finir le lycée. À dire vrai, c'est lui qui avait fugué. Entre une mère alcoolique et très peu présente et un beau-père qui le brutalisait, Pete avait vite appris à se débrouiller tout seul, et la rue lui avait un beau jour paru plus accueillante que l'appartement minable qui leur servait de logis, ou que les familles d'accueil qu'il avait rencontrées ça et là, jamais pour longtemps, quand sa mère avait vraiment trop bu et son beau-père vraiment trop cogné. Il avait laissé derrière lui deux petites sœurs, des demi-sœurs qu'il aimait beaucoup et qu'il regrettait de n'avoir pas pu protéger. Après avoir échappé aux griffes, comme il le disait lui-même, de l'assistance sociale, qui avait dû faire vaguement mine de le chercher, il avait débarqué à New York pour y débusquer une meilleure fortune ; mais, dépourvu de diplôme secondaire – puisqu'il n'avait même pas pu terminer le lycée – les chances d'obtenir un emploi dans la grande métropole s'étaient résumées à de petits travaux au noir qui lui avaient permis un temps de survivre. Sans emploi, pas de logement autre que temporaire, sans logement permanent pas d'emploi. Quant à reprendre des études, il aurait fallu, pour cela, que la société se préoccupât un peu plus de lui et lui donnât pour une fois une petite chance ; pour autant, la curiosité de Pete était insatiable et il avait réussi à l'assouvir, et l'assouvissait encore quotidiennement, grâce à une simple carte de bibliothèque qui lui donnait accès, avait-il expliqué à Reuben non sans fierté, à l'entièreté du savoir humain. Ainsi, en dépit de ses vêtements élimés, Pete s'exprimait d'une manière particulièrement distinguée et était capable de discourir des sujets les plus pointus, ce qui intimidait parfois même un peu son ami. Au fond, quand Reuben discutait avec lui, il avait l'impression, non seulement de parler à un confident dont la fidélité lui était acquise, mais aussi de faire face à un sage dont

l'érudition était si grande qu'il pouvait répondre à toutes les questions posées par son interlocuteur.

Pete connaissait également tous les sans-abris du quartier et était devenu, sans l'avoir souhaité, une sorte de chef pour eux tous ; non pas un chef de gang, mais plutôt une sorte de personne ressource, capable de prodiguer conseils avisés et encouragements, de régler les différends et de remonter le moral des laissés-pour-compte dont il partageait le sort. Reuben ne savait pas grand-chose de sa vie au jour le jour, sinon qu'il passait beaucoup de temps à lire et qu'il survivait grâce à de petits jobs qui lui laissaient beaucoup de temps libre. Il avait un jour essayé de proposer diplomatiquement à son ami de l'héberger pour un temps, afin qu'il pût bénéficier d'une adresse fixe et trouver un emploi digne de ses talents ; mais Pete avait refusé en le remerciant d'un autre de ses sourires, arguant qu'il s'était fait à ce genre de vie et ne souhaitait pas en changer pour s'abrutir de travail. Qui voudrait de lui, de toute façon, à quarante ans passés et sans la moindre expérience professionnelle ? Reuben ne pouvait s'empêcher de penser qu'il s'agissait là d'un magnifique gâchis et que la société était bien bête de se passer d'un individu pareil, mais il avait conscience que son ami ne voyait pas les choses de cette manière. À quoi aurait-il tenu, pourtant, qu'il portât un costume cravate et qu'il évoluât dans les plus hauts cercles de la société ? À une famille plus stable, plus aimante, à un assistant social qui aurait vu en lui une soif d'apprendre et un potentiel sans limite, à un professeur qui aurait croisé son chemin et l'aurait forcé à aller le plus loin possible ? Pour autant, dans une société qui érigeait la recherche du bonheur en idéal, Pete n'était pas malheureux, et ne courait pas après le temps comme bien d'autres de ses compatriotes. Une fois de plus, Reuben lui devait une fière chandelle pour cet emploi qu'il lui avait déniché et ne savait comment lui rendre la pareille. Peut-être, si les Bennett cherchaient un tuteur pour leurs enfants, pourrait-il leur

recommander son ami ? Après tout, transmettre son savoir à de petits êtres en devenir, cela avait quelque chose d'exaltant qui toucherait éventuellement le professeur qui sommeillait en lui ? C'était une tâche qui lui irait comme un gant, Reuben en avait la certitude, mais il était beaucoup moins sûr que les Bennett eussent besoin d'un tuteur, ni que Pete acceptât un boulot régulier, le cas échéant. Sans compter que passer un tel temps dans les transports en commun, en revanche, n'avait rien d'attrayant. Reuben ne pouvait cependant pas s'empêcher d'imaginer la rencontre entre le monde d'en-bas et celui d'en haut, si lointains par la distance et le statut social, si proches – sans que personne ne le sût – par la toute-puissance de la connaissance et du savoir.

Chapitre 5

Reuben ouvrait des yeux ronds. Il n'avait jamais mis les pieds dans un quartier comme celui-là. Il connaissait les masures mal entretenues de son village, les immeubles délabrés de certains quartiers de New York comme les quartiers plus riches où les jardinets étaient toujours parfaitement tondus et où les bâtiments reflétaient l'opulence de ceux qui les habitaient, mais rien ne l'avait préparé à ce qu'il observait maintenant en cherchant l'adresse de ses nouveaux patrons. Il n'avait pas pris de taxi, trop cher, et le temps rendait la marche agréable. Cependant, il avait sous-estimé le temps dont il aurait besoin pour parvenir à sa destination : les rues avaient l'air petites et peu nombreuses sur le plan, mais dans la vraie vie, c'était autre chose. Éloignées les unes des autres par d'immenses jardins, des parcs plutôt, les maisons se nichaient au cœur d'une étendue de verdure qui les dissimulait généralement au regard des passants. En fait de maisons, il s'agissait de véritables manoirs, autant que Reuben pût en juger d'après les coups d'œil qu'il parvenait à jeter au-dessus de quelques clôtures indulgentes qui le laissaient parfois entrevoir de magnifiques propriétés. Subjugué par ce monde de contes de fées qu'il n'aurait même pas pu imaginer, Reuben était partagé entre l'envie de laisser libre cours à son émerveillement, en flânant ça et là, et la nécessité de se dépêcher pour arriver à l'heure à son rendez-vous. Finalement, la raison l'emporta, d'autant plus qu'il craignait d'attirer l'attention des rares promeneurs en faisant preuve d'une curiosité excessive. On devait bien voir qu'il venait d'ailleurs, malgré le costume neuf qu'il avait trouvé en soldes dans une boutique assez chic et qu'il avait acheté pour l'occasion.

Il trouva enfin la rue, et se tordit le cou pour distinguer

les numéros des quelques façades les plus proches. Il touchait au but. Il s'arrêta devant une barrière et put vérifier sur la boîte aux lettres qu'il s'agissait de la bonne adresse. Mr. Bennett lui avait dit de suivre l'allée qui menait à la maison. Tout à coup intimidé, Reuben se gratta la gorge, hésitant à s'engager. Il aurait préféré toquer ou sonner à une porte, sans s'aventurer dans une propriété privée inconnue. Ne l'avait-on pas oublié ? Était-il bien attendu ? Que se passerait-il s'ils possédaient un chien de garde en liberté ? Cette idée lui donna des sueurs froides, mais en remontant l'allée bordée d'arbres il fut soudain distrait par des cris d'enfants qu'il perçut sur sa droite. Bientôt, il distingua deux silhouettes qui semblaient s'amuser dans une sorte de cabane de bois sans porte d'entrée, pourvue de balançoires d'un côté et d'un chêne majestueux, visiblement objet de multiples ascensions, de l'autre. En l'apercevant, les silhouettes se figèrent un instant, puis lancèrent un « Bonjour » retentissant, avant de reprendre leur jeu sans plus se préoccuper de lui. Reuben répondit à leur salut et s'avança jusqu'à la porte d'entrée, qui se dressait enfin devant lui. Les mains moites, il appuya sur la sonnette.

Une jeune femme lui ouvrit la porte, à laquelle il expliqua la raison de sa venue. Elle le pria de patienter dans le hall d'entrée, aussi vaste que sa cuisine et sa salle à manger réunies. Une mélodie jouée au piano lui parvint de l'étage supérieur, qui s'interrompt cependant brutalement, avant de reprendre de plus belle, tandis que des pas descendaient doucement l'escalier en colimaçon qu'il apercevait devant lui, au fond de la pièce. Une dame très souriante, dont la robe soulignait la minceur et l'élégance, vint vers lui et lui serra la main avec amabilité.

« Monsieur Littlefield ? Enchantée, Helen Bennett. Mon mari est un petit peu en retard, j'en suis désolée, mais il ne saurait tarder. En attendant qu'il revienne, voulez-vous faire un tour dans le jardin ? Vivian nous préparera quelques douceurs

pendant ce temps-là. Préférez-vous une boisson chaude, thé, tisane, café, un verre de vin, ou un cognac peut-être ? »

Reuben, un peu déconcerté par cet accueil, demanda prudemment un café, qui pourrait l'aider à reprendre un peu ses esprits. Il suivit son hôtesse et, pour faire bonne figure autant que par peur de laisser le silence s'installer trop longtemps, l'interrogea poliment sur le musicien qui jouait si bien du piano.

« C'est ma fille aînée, répondit Mme Bennett dans un petit rire. Son morceau n'est pas encore tout à fait au point, mais nous y travaillons. Ce sont les vacances scolaires, mais je tiens à ce qu'elle ne perde pas la main jusqu'à la reprise des cours. Un instrument nécessite un entraînement quasi quotidien. »

À court de questions, Reuben se tint coi. Heureusement, Helen Bennett savait entretenir une conversation et lui parla de petits riens, les enfants toujours pleins d'énergie – avec un regard indulgent du côté de ses deux cadets – le chat des voisins du bout de la rue qui avait élu domicile chez eux, la frayeur qu'elle avait ressentie lorsque cet animal charmant mais sournois avait failli renverser un nid d'oisillons qui se trouvait au sommet d'un arbre, là, à gauche de la terrasse, les jardiniers qui avaient abîmé par accident ses jolis rosiers auxquels elle tenait tant. Reuben écoutait d'une oreille, tout en hochant la tête par politesse et en concentrant son attention sur le paysage qui s'étendait devant lui : un jardin légèrement vallonné, bordé de fleurs aux couleurs vives, visiblement aménagé pour l'agrément de tous, enfants et adultes. Un trampoline géant, une immense structure gonflable, ainsi qu'une tyrolienne qui prenait son départ sur une petite butte en faisaient un véritable parc d'attraction ; tandis que la terrasse ombragée et les chaises longues dans une autre partie du jardin, à l'abri d'un petit bosquet d'arbres, servaient sans nul doute à satisfaire les envies de détente des parents et de leurs éventuels invités. Pour couronner le tout, une piscine aux dimensions semi-olympiques

permettait à tous de se rafraîchir tout au long de l'été...

Alors que Vivian, la jeune femme qui lui avait ouvert la porte, apportait une assiette de fruits et de petits gâteaux ainsi qu'une tisane et un café, on entendit le bruit d'une voiture qui descendait l'allée et bientôt un grand homme grisonnant tourna le coin de la maison et s'approcha d'eux d'un air jovial.

« Monsieur Littlefield, quel plaisir ! Puis-je vous appeler Reuben, pour faire plus court ? Appelez-moi Richard. Toutes mes excuses pour mon retard, j'ai été retenu par un appel téléphonique qui n'en finissait pas. Quelle chance que ce temps radieux, nous allons pouvoir nous installer au frais tout en profitant du soleil. Je vois qu'Helen vous a déjà fait les honneurs de la maison. L'avez-vous trouvée facilement ?

- Euh oui, vos indications étaient très claires, merci M. Bennett.

- Richard, Richard, laissons-là nos noms de famille. Eh bien, je suis ravi de faire votre connaissance, Reuben. Si vous le voulez bien, nous allons discuter des détails à régler, et je vous enverrai le contrat rédigé d'ici quelques jours. Vous pourriez ainsi commencer la semaine prochaine. Cela vous convient-il ? »

Reuben se retint de pousser un énorme soupir de soulagement. Jusqu'à présent, bien qu'il eut assuré à Sylvia que le job était dans la poche, il savait pertinemment qu'il pouvait se dresser un obstacle de dernière minute, ou peut-être ne ferait-il pas bonne impression et tout serait annulé. Il craignait également, sans bien se l'avouer, de pénétrer dans un monde qui lui était étranger, de se heurter à des gens arrogants qui le traiteraient de haut et exigeraient de lui un labeur impossible. Après tout, la description de la position était restée relativement vague, même lors de leur entretien en ligne, bien que le salaire et les horaires lui aient paru alléchants. Mais au fur et à mesure que Richard Bennett lui expliquait ce qu'il attendait de lui, les craintes de son futur employé s'évanouirent. Il ne faisait pas de

doute que ce qu'on lui demandait était dans ses cordes et qu'il serait parfaitement capable de donner satisfaction. Et ces gens dont, par instinct, il se méfiait, lui semblaient à première vue d'une grande gentillesse. Reuben adressa une fois encore à son ami SDF des remerciements silencieux et se promit de lui offrir un cadeau pour lui prouver sa reconnaissance. Difficile de trouver quelque chose qui eût de la valeur aux yeux de Pete, mais peut-être un beau livre ancien, acheté auprès d'un antiquaire, trouverait-il grâce auprès du clochard érudit.